

Martine THORRE-GACHET

MOITIE DE PAMPLEMOUSSE

Roman

ISBN :

Martine THORRE-GACHET

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce
livre.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

CHAPITRE 1

MILO

Je m'appelle Milo. Je suis né d'une mère française et d'un père italien. Je ne suis qu'un personnage très secondaire de cette histoire, l'auteure m'a demandé de raconter les faits, ce que mes rapports privilégiés avec Victor me permettent d'en dire.

Je suis son ami et son agent. Je le connais depuis l'école des Glénans où nous nous sommes rencontrés il y a déjà quelques années. Il est skipper de catamarans depuis de nombreuses années, je loue son savoir-faire à de petits groupes de touristes riches, sa passion d'adolescent est devenue le moyen de gagner sa vie et de la très bien gagner. Il navigue sur de superbes bateaux au gré de la demande dont je m'occupe. Les touristes fortunés semblent s'intéresser de plus en plus à ce style de vacances, la tranquillité absolue dans des criques de rêve, sur des catamarans très spacieux et luxueux, offrant toute la sécurité et le confort auxquels ils aspirent. Pour eux la crise économique qui frappe la planète n'existe pas. Victor voit donc passer sur les ponts toutes sortes de gens fortunés. Quand ils embarquent, il se demande chaque fois comment va se passer la semaine ; il a tout vécu dans ces circonstances et n'est pourtant pas encore désabusé.

La mer est son pays et sa vie, il la partage avec des gens de passage qui semblent la plupart du temps tristes de le quitter à la fin du séjour. Victor et sa grande silhouette nonchalante sont bien connus dans la Caraïbe après dix ans de navigation. Moi mon boulot c'est de lui trouver les clients, j'ai comme ça une petite écurie de skippers et ma foi je ne me plains pas, ça marche bien.

Revenons à Victor. C'est est un homme de principes, enfermé dans un cadre qu'il ne s'autorise pas à franchir, il ne se laisse que très rarement aller à la confiance, à la confiance, à la fête, au désespoir, aux larmes, je lui dis qu'il ne se permet rien, que sa chambre est trop bien rangée et ses Weston trop bien cirées. C'est un extra-terrestre dans une époque où règnent le laisser aller, la débauche et l'opportunisme.

Victor est un peu latin parce qu'il est né à Rome, par hasard certes, mais ça lui plaît d'être romain, même s'il n'a rien du tempérament italien. Juliette, sa mère, enceinte, était allée voir son amie Laura dont le mari travaillait à villa Borghèse. Une amitié profonde les unit et comme sa mère avait décidé de garder l'enfant dont elle était enceinte sans en informer le géniteur italien, un certain Emiliano, le réconfort de l'amitié de Laura lui avait paru indispensable à 8 mois de grossesse. A la descente de l'avion à Rome, elle avait perdu les eaux et était passée par la case « maternità della colomba » avant d'aller à la villa Borghèse où Victor vécut ses premiers jours de vie culturelle au milieu des tableaux renaissance et des jardins somptueux. Du moins est-ce ainsi que sa mère aime à le raconter. Donc c'est un enfant né de père inconnu, en tout cas inconnu de lui, car sa mère vivait une jeunesse insouciante que la sexualité de l'époque qui ne nécessitait pas de protection latex, lui autorisait. Donc il semblerait qu'il ait dans le monde deux pères putatifs dont l'un serait plus probable que l'autre, rapport au nez fort intéressant dont il est pourvu et de qui il le tiendrait. Cet appendice nasal participe à son charme en tout cas il ne lui pose pas de problème quand il se regarde dans la glace mais il est vrai qu'il ne se voit guère de profil. Victor est un type bronzé avec une barbe de trois jours, objet de soins minutieux, les

yeux clairs de sa mère et une denture qui ne serait pas si blanche s'il n'était pas aussi tanné par sa vie au soleil. Il est grand, pas très musclé, plutôt du genre échalas, en fait je suis très très jaloux de son physique et de sa bonne gueule. Dans son boulot, il vit en bermuda et tongs, sur le continent il n'a qu'une tenue, presque un uniforme : jean, tee-shirt blanc, pull gris ou marine, mocassins noirs. Il n'est pas à la mode, il s'en fout, sa mère et moi avons renoncé depuis longtemps à faire entrer dans son vestiaire un peu plus de fantaisie... Certaines femmes qui ont traversé sa vie aussi.

C'est donc a priori lorsqu'on ne le connaît pas un homme très ennuyeux, réservé, voire taiseux. On lui reproche cette réserve qui est cependant un atout dans son boulot. Il voit tout, entend souvent ce qu'il préférerait ignorer et ne dit jamais rien. Si on souhaite éventer un secret, qu'on ne lui en parle pas, il est incapable de le révéler.

L'autre passion de sa vie, c'est l'opéra ce qui l'a conduit à acheter un petit appartement en face du Grand Théâtre à Bordeaux, cet endroit magnifique où il a passé de longs moments de son enfance car sa mère en fut l'intendante pendant 10 ans. Tosca a rythmé son enfance, Figaro l'a enchantée, la statue du Commandeur fut son Père Fouettard à lui. Mozart, Schubert et Bach sont aussi ses meilleurs compagnons de travail et de voyage. Parfois aussi les passagers peuvent entendre la pureté des voix des contre-ténors de Tolomeo ou d'Arion car il aime aussi la musique baroque des opéras de Haendel.

Par contre, il a une aversion pour la musique électronique et certains passagers qui adorent ça, lui rendent parfois la traversée difficile.

Quant aux bateaux, cela n'a pas été difficile pour lui de les aimer

très jeune. Il m'a raconté que sa mère et lui vivaient dans un appartement qu'elle louait sur les quais de Bordeaux et en se levant le matin, il se précipitait sur le balcon de cet immeuble 18 ème comme ils le sont presque tous sur les quais, pour voir si pendant la nuit, la Garonne avait accueilli un nouveau bateau. Les fins de semaine, ils allaient parfois dans sa famille qui vivait sur le bassin d'Arcachon et là, il passait ses dimanches sur le port. Des amis et ses cousins l'emmenaient au banc d'Arguin sur leurs petits voiliers et là il a appris les rudiments de la navigation. En bateau sur l'océan, c'est là qu'il se sent le mieux. Cela n'a pas changé depuis son enfance.

Victor a vécu seul avec sa mère jusqu'à ses dix ans une vie joyeuse, entouré des deux sœurs et des deux frères de Juliette, une flopée de cousins et cousines à peu près de son âge, petit garçon paraît-il turbulent et intrépide. J'ai du mal à imaginer mon copain Victor turbulent mais bon, intrépide je n'en doute pas. L'absence de père n'a pas été un problème d'après lui, sa mère lui ayant expliqué qu'il ne lui était pas possible de vivre avec un homme et il avait dû se contenter de savoir que son père était un marin italien infidèle et égoïste. Il n'a pas cherché à en savoir plus, Juliette faisant sa tête de chèvre obstinée chaque fois que la curiosité bien naturelle de son fils lui faisait poser la question qui dérange. Victor était entouré de ses oncles, de leurs copains, son grand-père était encore là, il n'a pas manqué de présences masculines et il dit avoir été un petit gars heureux.

Quant à la vie sentimentale de sa mère, il a subodoré quelques histoires en pointillés mais personne ne s'était vraiment installé dans leur vie tranquille. Juliette est une belle femme dont la cinquantaine pourrait

être plus flamboyante si elle s'accordait un peu plus d'intérêt.

Vers les dix ans de Victor elle a rencontré l'Homme. Un écorché vif dévasté par le départ de sa femme qui avait emmené avec elle leurs deux enfants, une fillette et un garçonnet de l'âge de Victor. Il traînait sa solitude sur la plage du grand Crôt cet été-là et Juliette était bien jolie dans son deux pièces turquoise. Victor se souvient très bien de cet après-midi d'août... Le ciel qui devient gris plomb, lui qui sort de l'eau grelottant, sa mère qui lui crie qu'il faut partir avant l'orage, tous les estivants rassemblant précipitamment leurs affaires, tout le monde à l'abri sous les auvents des cabanes de plage secoués par des rafales, la pluie qui tombe en rideau, les éclairs, presque l'obscurité. Et au loin devant l'océan, une longue silhouette immobile sous la flotte et le vent. Comme un signe déjà.

La pluie qui s'arrête et Juliette, intriguée, déjà conquise et curieuse de connaître la désespérance de l'Homme, affichée malgré lui. Et lui qui remonte la plage, les mains dans les poches et qui plante son regard menthe à l'eau dans celui de sa mère. Leur vie a basculé à cet instant précis, Victor le sait, il l'a senti avec sa sensibilité d'enfant unique fusionnel avec sa jolie maman Juliette qui frémissait déjà.

Et puis bien sûr, l'histoire a commencé et Juliette rayonnait, ronronnait de plaisir lorsqu'il était là, passait moins de temps au Grand théâtre, Juliette était redevenue coquette et Victor dut apprendre à la partager.

Il raconte que ce fut une période heureuse de sa vie et que cet homme qui s'appelait Vincent, s'intéressait à lui, avait les gestes d'un père qu'il ne semblait plus être pour ses enfants dont il ne parlait jamais et qu'il ne

voyait pas. L'enfant qu'il était, avait cependant senti confusément ses moments d'absence, son regard vert qui ne les voyait pas. Sa mère lui avait expliqué qu'il ne fallait pas parler à Vincent de ses enfants parce que cela lui faisait du mal car il n'avait plus le droit de les voir.

Lorsqu'on a dix ans, que sa mère semble heureuse avec l'homme qui est là, on se tient tranquille, peinard, on ne fait pas de vague, on croit que ça durera toujours, à la sortie de l'école on est un enfant avec un papa même si c'est pour de faux. Oh bien sûr, il avait bien remarqué que Juliette parfois semblait avoir pleuré mais son joli rire revenait très vite, on repartait à la plage, on écoutait Bach ou on faisait du feu dans la cheminée de l'appartement des quais et peut être que cela aurait pu durer toujours si un jour d'été.

La journée avait plutôt bien commencé dans la maison qu'ils louaient sur le bassin, côté Pyla. On voyait le banc d'Arguin comme chauffé à blanc dans son écrin turquoise, mais le vent soufflait ce jour-là.

Il dribblait avec son ballon de basket sur la terrasse lorsqu'il entendit sa mère qui criait comme une supplique, pas comme une colère. C'était assez fréquent ces derniers temps et l'air lui manquait lorsque cela se produisait. Il se précipita à l'intérieur de la grande pièce à vivre très blanche et son regard enregistra à jamais la scène dans toute cette blancheur, le fusil dressé contre la tempe, le coup de feu, le sang éclaboussé si rouge sur son tee-shirt, le corps de Vincent qui mettait du temps à tomber et son œil qui pendait sur sa joue, et le hurlement de sa mère qui se jetait sur lui. Cette scène sans arrêt en boucle dans sa tête d'enfant qui va devoir vivre avec et tenter de la comprendre.

Outre les souvenirs laissés par cet homme qu'il avait aimé

pendant plus d'une année, il lui restait la montre bleue qu'il lui avait donnée, une montre d'enfant avec en fond du cadran un dessin du Petit Prince avec son écharpe jaune claquant au vent.

Juliette ne lui a pas expliqué grand-chose. Elle a dit qu'il était malade, fragile, qu'il n'avait pas pris ses médicaments ce jour-là, qu'il était très malheureux de ne pas voir ses enfants et qu'il ne le supportait plus. A ce moment de sa vie, il n'était pas assez armé pour lui demander ce qu'il avait fait pour qu'il ne soit plus autorisé à voir ses enfants. Après, il a fallu vivre, vivre avec une mère hébétée, avec au fond des yeux hallucination et culpabilité permanente; des mois ont passé, il se souvient de son angoisse quand il revenait de l'école. Peur que sa mère ne soit pas encore rentrée, de la trouver en larmes ou endormie par les anxiolytiques et l'alcool. Mais il a aussi compris quelques mois après qu'elle avait une autre raison que lui pour continuer à avancer.

Juliette était enceinte, ce qu'elle ignorait lorsque le drame arriva. Son destin était donc d'attendre des enfants sans père auprès d'elle pour caresser son ventre et la rassurer. Mais la vie n'avait pas encore été assez dure avec elle car elle mit au monde un bébé mort, un petit garçon étranglé par son cordon.

Victor fut confié quelque temps à ses grands-parents car Juliette dut être soignée, ses deux morts chéris à jamais faisant craindre à sa famille pour sa santé. Après quelques mois, elle sembla revenir à la vie et se souvenir qu'elle avait un fils. Du moins est-ce ainsi que Victor l'a vécu. Pas facile lorsqu'on a 10 ans de se dire qu'on n'est pas une bonne raison de vivre pour sa mère.

Juliette donna sa démission au directeur du Grand théâtre,

rendit les clés de l'appartement et décida qu'ils iraient vivre à Belle-Ile-en-Mer, endroit magnifique où elle avait passé quelques jours l'année précédente avec Vincent.

Ils s'installèrent donc à Sauzon, il y a 22 ans, l'année de ses 11 ans. Elle avait rapidement trouvé un travail de secrétaire à la mairie de Palais, ses références d'assistante du directeur du Grand théâtre de Bordeaux, lui ayant ouvert les portes de cette petite commune devenue si touristique. Elle avait trouvé la force de continuer à vivre car c'est une femme de devoir et que son devoir était d'aider Victor à grandir et à être autonome.

Les années passèrent et elle acheta une maison à Kervilahouen, rue des impressionnistes, où elle aménagea trois chambres d'hôtes. Une charmante maison qui regarde l'océan, façade et volets colorés avec goût, comme elles le sont toutes là-bas, leur a ouvert ses portes et Victor y revient chaque fois avec plaisir.

Quant à Victor, sa vie sentimentale se résume à quelques aventures de temps à autre, parfois avec une passagère que la transparence de la mer, la brise chaude et légère toujours présente sur les bateaux, rendent romantique. Victor aime la peau des femmes mais ne veut pas d'attache, il n'a jamais rien voulu construire, il est incapable de s'engager dans une vraie relation. Je crois que le drame qu'il a vécu, a glacé son cœur et stigmatisé ce qui peut être une source de souffrance dans le couple et non les moments heureux. Il est convaincu qu'il est incapable d'éprouver un sentiment amoureux. Il connaît cependant son pouvoir de séduction et a une grande lucidité sur lui-même.

Voilà, le décor est planté, voici son histoire d'après ce qu'il m'en a dit, ce que j'ai compris, et je laisse maintenant la parole à l'auteure de ce récit.

Chapitre 2

Juliette

Juliette parlait à l'Homme dans sa tête, habitude prise depuis son départ.

Elle lui disait qu'elle trouvait charmant ce couple d'allemands qui s'était installé dans l'une de ses chambres d'hôtes, Margua était toujours si enthousiaste pour tout et si expansive mais elle se demandait si ça ne le saoulait pas un peu lui. Lui, Franz, quel bel homme avec sa soixantaine bien avancée, elle lui donnait à peine soixante ans alors qu'il en avait 8 de plus, il était incroyable, belle taille, carrure impressionnante mais pas un gramme de trop, un sportif d'après ce qu'elle avait compris, crinière blanche, sourire à tomber et était sûre que ce n'était pas une prothèse. N'empêche que Juliette ne pouvait s'empêcher de penser que sous la chemise bleue comme ses yeux, la chair devait être molle, qu'il était vieux. « *Vincent mon amour, tu ne seras jamais vieux* ».

Margua, bronzée cuivrée limite homard, pas un gramme de maquillage, plantée, haute, blonde méchée, le regardait avec admiration mais on sentait son besoin du regard de son homme qui d'après Juliette, devait se poser ailleurs. Il était conscient de ce qu'il dégageait, l'écrivain. Ce matin, ils étaient partis faire un golf près de la falaise, ils allaient se régaler avec le temps qu'il faisait. Le temps à Belle-Ile est toujours une surprise mais cette île qu'elle aimait si fort lui faisait du bien lorsque le soleil brûlait le port. Vincent aussi avait aimé Belle-Ile.

Victor dormait encore, son fils adoré, le seul homme qui la prenait dans ses bras, le seul homme vivant qu'elle aimait. On lui avait

souvent demandé pourquoi elle vivait seule, certains lui faisaient comprendre qu'ils aimeraient éteindre la tristesse de son regard ou connaître la douceur de ses reins.

Sa fidélité à un mort avait soulevé bien des questions et continuait à sa cinquantaine, le temps qui avait couru avait laissé des traces sur son visage qu'elle évitait de regarder dans les miroirs mais elle se disait qu'il faudrait qu'elle s'occupe un peu plus d'elle, on commençait à voir ses racines, son carré était trop long, elle n'avait plus de brillant pour ses lèvres et Vincent aimait quand elle posait du rose sur ses pommettes. Il aimait aussi ses longues jambes bronzées qu'il savait si bien caresser en remontant le long de ses cuisses, très haut juste là où cela la faisait trembler d'envie... Personne n'avait posé ses mains sur elle depuis Lui, son corps s'était endormi à son départ, elle n'avait besoin de rien d'autre que du film de leur histoire qu'elle se repassait sans cesse, leur rencontre, leurs folies, leurs délires d'amour n'importe où, n'importe quand, leurs nuits de mauvais sommeil à s'aimer comme des malades d'amour qu'ils étaient. Parfois quand elle repensait à leurs corps emmêlés, haletants, sa main descendait sur son sexe et il arrivait encore à lui donner du plaisir lui si loin, si présent, si cruel de l'avoir laissée avec son manque de lui à hurler. Arrivaient alors le coup de feu, les images terribles, sa belle tête éclatée, son sang sur elle, ses cris de terreur, les hurlements de Victor, les voisins, les pompiers, la mort, l'incinération, ses cendres dispersées dans l'océan... elle revoyait tout, toujours avec cette précision qui la rendait physiquement malade mais dont elle avait besoin aussi pour être sûre qu'elle n'avait pas rêvé cet amour... Et puis leur enfant parti le rejoindre si tôt même pas eu le temps de le connaître

qu'elle l'aimait.

Juliette se disait qu'elle rabâchait encore, tout cela ne faisait pas avancer ses affaires, elle attrapa son panier, se jeta un coup d'œil dans le trumeau gris du salon, « *bon, je ne suis pas trop mal ce matin, il faudra que je nettoie ce miroir, je l'oublie toujours, je vais laisser un mot à Victor s'il veut me rejoindre au marché...* ».

Victor était arrivé hier soir à Belle-Ile, il y revenait la plupart du temps après un voyage, avant ou après son passage à Bordeaux où il s'était fait un douillet pied à terre, ce mot étant particulièrement adapté à son mode de vie...

Chapitre 3

MELUSINE

Mel venait de boucler son article sur « Sarah Bernhard à Belle-Ile-en Mer », elle le relut plusieurs fois et se dit que cela devrait faire l'affaire et d'un clic, elle l'envoya à Elsa, la rédactrice en chef du magazine féminin qui l'employait pour son plus grand bonheur, « Jeux d'Ego » dont la ligne directionnelle était de faire parler les gens (souvent connus) d'eux-mêmes ou de s'intéresser à ceux qui ont eu un ego hypertrophié. D'où sa présence à Belle-Ile-en Mer et son papier sur Sarah qui en avait un surdimensionné mais aussi parce que Sarah était entrée dans sa famille depuis quelque temps...

En effet, sa mère s'était découverte depuis quelque temps une passion pour la généalogie et elle avait trouvé dans les nombreux documents laissés par sa grand-mère maternelle, une lettre qui l'avait totalement bouleversée. Elle avait été écrite à une certaine Sarah par son arrière-grand-mère qui passait ses vacances à Belle-Ile, l'année de ses dix-sept ans. Cette lettre, pleine de tendresse pour cette Sarah, donnait des détails sur une journée passée cet été-là à Belle-Ile, qui laissaient entendre qu'il pouvait s'agir de Sarah Bernhardt :

« Belle-Ile 14 septembre 1897 :

« La journée s'est étirée lentement, le vent souffle toujours un peu dans ce coin de votre île. Vos amis étaient réunis sur la terrasse pour regarder le soleil se coucher et les vagues se briser sur les rochers. Votre bannière avec sa devise « Quand même » flottait sur le fort, signalant votre présence. Vos amis se sont installés autour de la

grande table de la salle à manger pour le dîner, puis les larges canapés du salon les ont accueillis parmi les nombreux coussins que vous affectionnez. Vous aimez tant les objets inutiles, les tentures, les bibelots, les dentelles, les tapis. Votre petite Lysiane, épuisée par une journée comme tant d'autres aux Poulains, venait de s'endormir sur le tapis du grand salon, tandis que Reynaldo jouait une valse lente de Franz Lehar au piano. Vous m'avez très peu parlé ce jour-là, mon adorée, j'ai cherché sans cesse votre regard d'eau pâle, rêvant aux baisers et aux caresses que vous m'avez donnés dans la chambre en haut du fortin, ne voulant qu'une chose, recommencer encore et encore... »

Son arrière-grand-mère avait dû rencontrer Sarah au cours d'une réception donnée par ses parents, aristocrates fortunés et Sarah, la diva, sa cinquantaine magnifique, charismatique et enjôleuse n'avait eu probablement aucun mal à séduire la gamine romanesque et passionnée que devait être son arrière-grand-mère. La sexualité très libre de Sarah lui donnait son côté sulfureux et l'imagination incontrôlable de Mel faisait le reste... Donc pour elle, être ici sur les pas de Sarah était un peu une affaire de famille mais elle espérait avoir réussi à faire passer dans son article son admiration pour cette femme rebelle, insupportable mais passionnée. Par son art, sa famille, ses amis, son île. Elle espérait que les lecteurs apprécieraient un peu de culture. Cette rencontre avec Sarah lui donnait l'envie d'écrire une biographie mais il en existait déjà beaucoup sur elle. Mel relut sa copie :

Une journée chez Sarah à Belle-Ile

« La petite Lysiane a six ans. Le soleil l'a réveillée en ce matin de 1903 dans la belle chambre de sa grand-mère au fortin. Il fait déjà chaud ce matin à la pointe des Poulains à Belle-Ile-en-Mer. Elle sort du grand lit et monte sur une chaise pour apercevoir la mer dans cette maison qui ne ressemble à aucune autre. Great, sa bonne-